

## Czesław Miłosz et „Mittelbergheim”

*Philippe Edel, Cercle d'histoire Alsace-Lituanie  
Cérémonie de dévoilement de la plaque commémorative en l'honneur de Czesław Miłosz  
Mittelbergheim, le 3 octobre 2014*

Quel village d'Alsace peut se flatter de s'être vu dédié un poème éponyme, écrit par un grand écrivain étranger dont l'œuvre sera plus tard consacrée par un prix Nobel de littérature ?

Quelle localité de notre petite région rhénane peut se vanter d'avoir accueilli un grand intellectuel européen pendant quelques jours, durant lesquels il finalisa un texte qui deviendra une œuvre majeure sur le drame de notre continent, coupé en deux pendant un demi-siècle par ce que l'on appela le Rideau de fer ?

L'histoire du poème „Mittelbergheim” de Czesław Miłosz s'inscrit dans un contexte géographique, historique, culturel et politique très particulier. Elle nous a été en partie révélée par Andrzej Franaszek, professeur de littérature à l'université de Cracovie, qui avait accepté de nous la raconter pour le numéro de l'an dernier de nos *Cahiers Litvaniens*.

Je vais tenter de vous la résumer.

Quand Czesław Miłosz vient à Mittelbergheim à l'automne 1951, c'est un homme de quarante ans qui est à mi-chemin de la vie. Né en 1911 dans la petite noblesse polonaise de Lituanie, il avait fait ses études de droit à l'université de Vilnius – polonaise à l'époque. Après plusieurs séjours en France et en Europe occidentale, il commença à se faire un nom au sein des courants progressistes de la vie intellectuelle de son pays, en tant qu'essayiste et traducteur. Après avoir rejoint la résistance polonaise en 1940, il rentra après-guerre dans le service diplomatique de son pays, devenu communiste. Au début de cette année 1951, il était en poste à l'ambassade de la République Populaire de Pologne en France.

Le 1<sup>er</sup> février, Czesław Miłosz prit une décision périlleuse, celle de « choisir la liberté ». Il s'enfuit de l'ambassade à Paris pour se réfugier à Maisons-Laffitte, au siège de la revue d'émigration „Kultura” dirigée par Jerzy Giedroyc. Très vite, il se retrouva dans le rôle d'un « animal traqué ». Les autorités de la Pologne communiste organisèrent une véritable chasse aux sorcières, en déclarant qu'il était un traître à sa patrie, qu'il était assoiffé de dollars américains, et qu'il payerait sa trahison par la perte de son talent.

Une grande partie de la communauté polonaise émigrée, surtout celle de Londres, conservatrice et intransigeante, voyait en lui, non pas un poète ou un intellectuel tombé dans un piège idéologique, mais uniquement un apparatchik, un opportuniste, voire un provocateur ou un espion.

A cause de son passé communiste, les autorités des Etats-Unis – où vivait déjà sa famille – lui refusèrent tout visa d'entrée. Il ne put donc la voir, ni sa femme ni ses deux fils, dont l'un naquit durant son absence.

Lui-même n'avait même pas la certitude de la justesse de son choix. Au contraire, il oscillait entre une profonde dépression et des états d'excitation. Il combattait un sentiment de trahison envers ses amis restés au pays, mais aussi celui d'une vie ratée car, en choisissant l'émigration et en rompant avec « le camp du progrès » et celui de « l'avenir radieux », il se condamnait – comme l'affirmait la propagande communiste de l'époque – aux « poubelles de l'histoire ».

C'est grâce à Stanisław Vincenz, vers qui Giedroyć orienta Miłosz, qu'il retrouva son équilibre spirituel. Vincenz s'était réfugié dans les Alpes françaises. C'était un sexagénaire plein de vigueur, originaire de Galicie, spécialiste de la Grèce antique et surtout d'Homère, qui avait étudié la philosophie aux universités de Lviv et de Vienne. Il avait traduit Dostoïevski et écrit une monumentale œuvre romanesque. C'était surtout un sage socratique qui savait soigner les âmes blessées.

C'est chez lui, durant l'été 1951, que Miłosz, l'écrivain déraciné, privé de sa maison tant au sens littéral que spirituel, commença à reprendre pied et chercha sa place sur Terre. Vincenz l'aida à la retrouver. Il lui montra que vivre dans sa patrie ne signifie pas simplement demeurer physiquement dans les frontières du pays, et que l'histoire n'est pas un recueil de lois mais l'héritage et la mémoire d'individus. Il n'a pas essayé de discuter avec le tentateur idéologique en utilisant sa langue, une langue abstraite de syllogismes. Il le soigna avec un remède qui permettait au poète-en-douleur de se libérer lui-même. Il lui intima avec patience : « *Echappez-vous vers votre véritable destin et vers la liberté intérieure* ». Il lui recommanda de visiter à Paris les statuettes préhistoriques et les masques africains du Musée de l'Homme pour « *abandonner l'époque et atteindre l'humanité* ». Il lui conseilla de délaissier les bibliothèques pour des randonnées, afin de repousser les cauchemars nocturnes.

Les multiples rencontres et l'intensif échange épistolaire avec Vincenz ont rendu possible le processus de sortie de dépression et, surtout, d'empoisonnement idéologique, d'influence – au moins partiellement – de la doctrine marxiste et stalinienne. On peut comparer ce processus à un exorcisme, car Miłosz ressentait l'initiation à la « sagesse » communiste comme une sorte de pacte avec le diable.

Le poème „Mittelbergheim”, que Miłosz dédicâça justement à Vincenz, fut le premier signe de l'espoir. Le poète lui-même le décrivit comme « le poème de la convalescence ».

Miłosz arriva donc à Mittelbergheim en septembre 1951. Il avait été invité à prendre part à un colloque qui se tenait dans la localité voisine d'Andlau. Le colloque était organisé par le Congrès pour la liberté de la culture, un forum international d'intellectuels antistaliniens qui réunissait de grands noms européens tels que Karl Jaspers, Bertrand Russell, Ernst Reuter, Raymond Aron, Jacques Maritain, Arthur Koestler, Denis de Rougemont. Miłosz y lut son essai „La grande tentation”, première ébauche de ce qui deviendra son livre „*La Pensée captive*”. Rappelons que cet ouvrage a été un des premiers à révéler les mécanismes de l'aliénation culturelle exercée par les communistes et les pièges tendus aux intellectuels et aux artistes par un régime totalitaire.

Je voudrais conclure en précisant que ce poème n'est pas le seul lien entre Miłosz et l'Alsace. Vous ne m'en voudrez pas d'en citer brièvement trois autres.

Dans les années 30, au moment de la montée des périls en Europe, Miłosz qualifia sa chère ville de Vilnius, dans un article de la revue *Zagary*, de « *Strasbourg de l'Est, déchiré entre deux forces antagonistes* », une double allusion que nous pouvons bien comprendre, ici en Alsace.

Plus près de nous, en 1999, quand des bornes lumineuses portant des messages de grands poètes européens avaient été installées sur le Pont de l'Europe reliant Strasbourg à la ville allemande de Kehl, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la création du Conseil de l'Europe, les paroles suivantes de Miłosz figuraient parmi ces messages :

*« Je suis la voix d'une autre Europe, à l'est de l'Allemagne. Malgré les divisions du passé, nous avons tous beaucoup de choses en commun. C'est la mémoire de la civilisation méditerranéenne qui a été toujours présente dans notre religion, notre philosophie, nos monuments, dans le langage, la peinture, l'architecture. J'ai moi-même grandi dans une ville où le baroque prédominait dans les églises catholiques du Nord, et j'ai appris à l'école à réciter Horace et Ovide. C'est pourquoi j'ai senti que j'avais le droit de penser que l'Europe était ma patrie ».*

Enfin, aujourd'hui, si vous allez à Vilnius, dans le meilleur restaurant français de la ville, le *Balzac*, tenu par un Alsacien, Thomas Teiten, tous les vins d'Alsace proposés viennent de Mittelbergheim, de chez Albert Seltz. Ne doutons pas que c'est ici que Czesław Miłosz découvrit ce qu'est réellement le vin : n'est-ce pas le premier mot du poème „*Mittelbergheim*” ? *Wino ! Vynas*, en lituanien !

Merci de votre attention.

– o – O – o –